Si on a du Jazz, pas besoin de schnaps. Jazz, négritude et démocratie sous la République de Weimar

Pascale Cohen-Avenel

Lorsque la République de Weimar est proclamée à l'issue de la Première Guerre mondiale et de la défaite allemande, les Allemands ont certes déjà eu des contacts avec la musique syncopée au tout début du siècle, mais sans que ces quelques danses aient véritablement eu d'implications culturelles. Il en va tout autrement au tout début des années 1920.

Dans un contexte de crise morale ou politique où les valeurs impériales s'effondrent du jour au lendemain, les Allemands doivent se forger une nouvelle identité et définir une forme de culture en adéquation avec la démocratie. La confrontation brutale avec le jazz d'origine afro-américaine qui déferle alors sur l'Europe contraint les Allemands à une réflexion immédiate sur la redéfinition de la culture. La rapidité de la diffusion du jazz et l'ampleur du phénomène empêche toute transition lente. Incarnation à la fois de la modernité urbaine des Etats-Unis par le biais de la syncope, le nouveau « rythme des temps », et de la primitivité supposée des Noirs, le jazz implique un travail immédiat de définition de soi et de l'autre d'autant qu'en très peu de temps il touche jusqu'au moindre petit orchestre de bal champêtre.

La perspective de ce travail n'est pas musicologique, elle n'essaie pas de définir la musique jazz de cette époque. Elle s'inscrit dans les « sciences de la culture » et propose d'étudier la fonction du jazz dans la culture politique de la République de Weimar. S'appuyant sur l'anthropologie, l'imagologie et la critique post-coloniale, ce travail de recherche vise à proposer une anthropologie politique du jazz, point de rencontre de penseurs de tous horizons pour lesquels le jazz joue le rôle de point de cristallisation dans le débat sur la définition de la culture, de la germanité et de l'Occident. Bien que ce débat n'ait duré qu'une petite dizaine d'années, entre 1921 et 1930, il est fondamental dans la lutte qui oppose les tenants d'une culture d'élite et les défenseurs d'une culture de masse.

A une approche chronologique il est préféré ici une présentation thématique des trois grands axes qui caractérisent le débat sur la culture par l'intermédiaire du jazz : le jazz en tant que danse, le jazz considéré comme le rythme des temps nouveaux, et la négritude. Au sein de chacun de ces axes s'opposent différentes visions de l'homme et de la société.

L'enjeu du débat sur le jazz réduit à sa dimension de danse, est de rétablir l'équilibre perdu entre le corps et l'esprit en réhabilitant le plaisir du corps et une sensualité artistique naturelle. La danse n'est plus alors un plaisir érotique, ce qui d'après des penseurs comme Herwarth Walden, Hermann von Wedderkop ou Heinz Pollack, la détournerait de sa dimension esthétique au profit du jeu social et des mariages arrangés. Pour ces critiques, la danse jazz, échappant au carcan des danses de l'Ancien Régime, permet de faire réapparaître l'universel humain incarné par l'homme originel, considéré comme naturellement bon, dans une perspective rousseauiste aux antipodes de celle des nationalistes et xénophobes. Bien que différents courants se distinguent, nouvelle-objectivité, expressionnisme, classicisme, les penseurs concernés souhaitent tous voir émerger une forme nouvelle de culture allemande : cosmopolite, moderne, mais profondément humaine. Pour ce faire, ils dénoncent comme simple propagande la raideur, l'affectation et de la componction transformées à tort en stéréotype national au nom de la suprématie de l'esprit. C'est à dessein que ces critiques refusent toute approche théorique pour ne conserver du jazz que sa dimension immédiate de plaisir du corps, refusant d'entrer dans le débat sur sa valeur esthétique.

En revanche, la question de la capacité du jazz à incarner la culture moderne est tout à fait centrale dans le second axe de réflexion qui s'offre alors et réduit cette fois le jazz à un rythme, la syncope, considérée comme le nouveau rythme des temps. Dans cette perspective, c'est la dimension urbaine du jazz, son origine américaine liée au taylorisme qui prend le

dessus, dans un choc des cultures entre la « vieille Europe » et l'Amérique. Le jazz permet aux Allemands de s'interroger sur la temporalité dans la société d'après-guerre, et en particulier sur l'intrusion d'un facteur de discontinuité, salué par les uns, stigmatisé par les autres, mais que tous retrouvent dans la syncope. Gage de modernité et facteur d'émancipation pour des critiques comme Fritz Giese, pour des penseurs de gauche comme Ernst Kracauer, le jazz est considéré comme l'incarnation du taylorisme : le facteur principal de la déshumanisation à laquelle contribue cette nouvelle culture de masse, soutenue par les spectacles de girls. L'Allemand nouveau serait alors un automate asexué, au corps certes performant, mais dénué de libre arbitre.

L'origine noire du jazz contrebalance cette approche strictement mécanique en posant le problème de la nature de la syncope : rythme artificiel des machines, rythme primitif de toute vie ou création intellectuelle. Cette réflexion fait le lien avec le troisième axe de réflexion qui caractérise le débat sur le jazz : sa relation à la négritude et par là à une primitivité supposée.

Ici, les réactions suscitées par le jazz se superposent à la *Kulturkritik* pour faire naître une réflexion de fond sur la définition de la culture allemande par la confrontation avec une culture afro-américaine à la fois moderne et toujours considérée comme primitive et donc lubrique. Le jazz se fait politique pour incarner de nouvelles valeurs démocratiques, insolentes, qui s'opposent violemment à l'immobilisme impérial pour le plus grand bonheur des tenants d'une culture démocratique. Démocratique et gaie, telle serait cette nouvelle culture jazz qui suscite de véritables analyses sociologiques et politiques. Subversif, le jazz porte les espoirs des démocrates harassés par un conservatisme qui s'appuie sur des stéréotypes d'un autre âge. Mais, avec le temps, face à la difficulté à imposer une nouvelle culture politique démocratique, la valeur subversive du jazz s'émousse. En 1930, plus personne ne semble y croire et les détracteurs du jazz comme ses plus fervents défenseurs constatent sa disparition, c'est-à-dire la disparition de sa dimension culturelle et politique, car il continue à animer les bals.

Lorsque Theodor Adorno constate sa mort en 1933, il met un point final à un débat culturel et politique d'une grande importance dans la quête d'une identité allemande démocratique.